

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 15 (1927)
Heft: 62

Artikel: Portraits contemporains : Ernesto Buonaiuti
Autor: Auw, Lydia von
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380126>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PORTRAITS CONTEMPORAINS

ERNESTO BUONAIUTI

L'une des personnalités les plus curieuses et les plus attachantes du catholicisme italien de l'heure actuelle est, sans doute, Ernesto Buonaiuti, professeur d'histoire du christianisme à l'Université de Rome. Son évolution théologique et ses œuvres sont à peine connues chez nous.(1)

Depuis plus d'une dizaine d'années, Ernesto Buonaiuti a travaillé sans trêve, au milieu de déchirements d'âme et de difficultés qu'on n' imagine pas aisément, à éveiller dans la jeunesse universitaire italienne un intérêt plus vif pour les questions religieuses et l'histoire du christianisme en particulier. Ses cours, ses publications, ses conférences, ses réunions privées avec des étudiants ont groupé autour de lui un petit troupeau de disciples dévoués et enthousiastes et ont contribué à un renouveau des études religieuses en Italie.

Il n'est pas facile de retracer la carrière de ce prêtre excommunié depuis deux ans et plus. Voyage hasardeux et nostalgique, traversé par de fréquentes tempêtes, coupé par de longues escales ou de déconcertants retours en arrière ; l'odyssée spirituelle de Buonaiuti aurait épuisé des âmes moins endurantes que la sienne. Il n'est pas facile non plus de décrire la physionomie morale de cet homme à l'esprit subtil et sans cesse en travail, à la foi intense et au cœur ardent. « A kind of Proteus » disait en souriant un Américain qui parlait de Buonaiuti. Il ne serait pas même aisé d'évoquer devant les yeux du lecteur ce visage à l'expression mouvante, au regard aigu et brillant qui rappelle, je ne sais trop pourquoi, le visage de l'Erasme de Holbein.

(1) Seule une traduction de son *Apologie du catholicisme* vient de paraître chez Nilsson.

Cette complexité d'âme a fait juger Buonaiuti d'une manière rigoureuse. On l'a accusé d'inconstance et de duplicité. Parmi ceux qui l'ont jugé si sévèrement, beaucoup ont confondu, il me semble, la logique et la sincérité. L'illogisme n'est pas forcément une déloyauté, et dans une nature humaine compliquée tous les antagonismes n'arrivent pas à se résoudre. Buonaiuti a été déchiré, depuis des années, entre deux passions contradictoires : son amour pour l'Eglise catholique romaine et le besoin de poursuivre de libres recherches historiques et critiques. Que dans sa vie officielle, Ernesto Buonaiuti ait recouru trop souvent à une diplomatie, qui me semble être innée à son tempérament (et d'ailleurs au caractère romain), la chose est indéniable et on peut la déplorer. Il faut reconnaître que le milieu et les circonstances dans lesquels Buonaiuti a vécu n'ont été que trop favorables à cette diplomatie. Ernesto Buonaiuti a été un virtuose du pseudonymat, il a réussi à garder l'anonymat malgré des investigations prolongées et n'a été découvert que par trahison. Ceci n'est pas bien grave, mais sa conduite dans un certain procès fort embrouillé (le procès Bricarelli-Verdesi, en 1911) où se mêlaient une affaire de violation du secret confessionnel et des accusations de modernisme reste ambiguë et l'on ne voit guère comment Buonaiuti a pu, avec quelque bonne foi, prêter en 1916 le serment anti-moderniste. Mais avant de jeter la pierre au moderniste trop habile, à l'ecclésiastique trop souple, il faudrait connaître les angoisses qu'il a connues, avoir eu l'esprit torturé par les mêmes dilemmes. Buonaiuti est douloureusement, profondément sincère dans son effort de concilier ses aspirations contradictoires. Son attachement à l'Eglise est beau parce que désintéressé, aucune trace d'arrivisme ne le dépare.

* * *

Né à Rome en 1880, d'une mère simple et pieuse à laquelle l'unit une grande affection, Ernesto Buonaiuti est Romain jusqu'au fond de l'âme. Ses souvenirs personnels, son imagination d'historien et d'artiste, sa foi, tout conspire à l'attacher à Rome. Son christianisme est bien romain par son caractère collectiviste plus qu'individualiste. Buonaiuti n'est nullement un protestant égaré dans l'Eglise romaine. Il reste le dernier champion du modernisme dont il a été l'un des chefs les plus actifs.

La tragédie intérieure d'Ernesto Buonaiuti commença dès son adolescence. Au séminaire de l'Apollinaire, où il étudiait, l'atmosphère intellectuelle pesante et surannée dans laquelle on s'efforçait de maintenir le jeune clergé était troublée par des bouffées d'air du siècle qui pénétraient là on ne sait trop comment. Le jeune clergé révélait tout à coup un désir de connaître la société et la mentalité modernes, un besoin d'activité et une soif d'instruction surprenants. Un renouveau des études religieuses et sociales se produisait en Italie, des périodiques paraissaient un peu partout, exposant des problèmes ignorés jusqu'alors.

Le séminariste Buonaiuti contribua à cette diffusion de l'esprit nouveau, en faisant pénétrer dans l'Apollinaire les *Studi religiosi*, périodique dirigé par l'abbé Salvatore Minocchi de Florence. Cette revue, selon l'appréciation de Buonaiuti lui-même, « sema dans l'Italie ecclésiastique des idées neuves, des études sérieuses et mit, pour la première fois, l'âme ignorante de nombreux prêtres en contact avec la critique allemande, l'apologétique spiritualiste française, les meilleurs courants du catholicisme anglais. Elle affronta les questions les plus ardues de la science religieuse contemporaine, elle fut à la fois une revue historique et philosophique, de vulgarisation et de recherches personnelles... » Les élèves de l'Apollinaire éprouvèrent envers le directeur des *Studi religiosi* les sentiments de reconnaissance émerveillée que les jeunes ressentent lorsqu'on leur fait découvrir des horizons inattendus. Ils écrivirent à Minocchi pour le féliciter.

Je crois qu'on peut tenir pour une confession personnelle de Buonaiuti le passage des *Lettres d'un prêtre moderniste* où le dit moderniste raconte sa passion juvénile pour la scolastique, passion qui se changea bientôt en aversion. La nature avant tout mystique et émotive de Buonaiuti repoussa, pour employer ses propres termes cette « manie monstrueuse d'expliquer les mystères de la vie divine et de la spiritualité avec autant de désinvolture que s'il s'agissait de définir les éléments d'un corps matériel ». Je crois qu'on peut aussi attribuer à Buonaiuti un article paru dans la revue moderniste *Nova et Vetera*, et intitulé : « L'action de Loisy sur le jeune clergé. » Cet article raconte de manière émouvante quelle fascination le grand critique exerçait sur les séminaristes à qui leurs professeurs le dépeignaient comme un hérésiarque.

Ses études achevées, Buonaiuti fit un séjour en Angleterre puis revint à Rome qu'il ne quitta plus que pour de courts voyages. Deux ans à peine après sa sortie de l'Apollinaire, il y rentrait en qualité de professeur.

Si les malices qui ont circulé dans le camp des modernistes à l'égard des séminaires romains sont dignes de foi, et s'il est vrai qu'à l'Apollinaire, dans les leçons d'histoire sacrée on étudiait la question du genre d'animaux qu'avait contenu l'arche de Noé, il ne devait pas être difficile de passer pour hérétique aux yeux des professeurs. Buonaiuti fut vite suspect et considéré comme d'autant plus dangereux qu'en 1905, il devenait directeur d'une revue patronnée par le P. Lepidi, maître du Sacré Palais Apostolique et fort répandue dans le clergé. La *Rivista storico-critica delle scienze teologiche* comptait un bon nombre de collaborateurs distingués.

Certains articles de Buonaiuti sur la genèse des dogmes essentiels du catholicisme parurent inquiétants aux lecteurs de la *Rivista storico-critica*, Buonaiuti considérait les dogmes comme l'interprétation subjective du fait religieux. L'année suivante, en 1906, le jeune professeur était destitué de sa chaire et pourvu en compensation d'une place inoffensive dans les bureaux de la congrégation de la Visite. Il restait directeur de la *Rivista* mais se sentant surveillé, il n'écrivit plus que des articles prudents.

Pourtant Buonaiuti ne pouvait se résoudre à ne pas exprimer les pensées qui le préoccupaient. Comme Loisy, comme Tyrrell il recourut au pseudonymat. Il se donna l'amusement de se combattre lui-même. Sous le nom de G. Landro, il se fit l'avocat du pragmatisme et de l'apologétique de Blondel. Sous le nom de P. Baldini, il collabora au *Rinnovamento*, la belle revue moderniste de Milan que dirigeaient Aiace-Antonio Alfieri, Alessandro Casati et Tommaso Gallarati-Scotti.

L'effervescence intellectuelle qui se manifestait de toutes parts dans le clergé italien ne pouvait plaire au pape Pie X. Animé d'une piété vigoureuse mais étroite et intransigeante, ce pontife estimait la curiosité d'esprit plus dangereuse que louable, et toute atteinte portée à la tradition était un péché pour lui. Il n'avait nullement le sens critique ou historique. Il n'était pas un diplomate comme l'était son prédécesseur qui, sans partager les idées nouvelles, avait su ménager leurs représentants.

Convaincu de son bon droit, Pie X lutta contre les tendances qu'il blâmait avec une persévérance, une logique et une dureté peu ordinaires. En 1907, il commença une offensive implacable contre le mouvement qu'il baptisa lui-même du nom de « moderniste » (il ne créa pas le terme mais lui donna dans l'encyclique *Pascendi* une valeur officielle qu'il n'avait pas auparavant). Dans l'encyclique *Pascendi Dominici gregis*, et le décret *Lamentabili sane exitu*, Pie X condamna les résultats de la critique historique et scripturaire, toutes les influences philosophiques opposées au thomisme, tout mouvement d'indépendance à l'égard du magistère de l'Eglise et toute velléité de réforme.

Dans l'encyclique, le pape, après avoir stigmatisé le modernisme du nom de « synthèse de toutes les hérésies », exposait le système philosophique des modernistes, assurait que les modernistes avaient une philosophie cohérente et complète mais qu'ils se gardaient bien de l'exposer, et feignaient de n'avoir pas de système pour mieux répandre leurs théories néfastes.

La simple lecture d'un livre comme *Choses passées* de Loisy et l'observation des faits suffisent, me semble-t-il, à réfuter cette assertion. Loin de baser leur critique et leur conception de l'histoire sur une philosophie préconçue, les modernistes se sont efforcés d'élever une philosophie sur les résultats de la critique historique. Ce n'est pas sans angoisse qu'ils ont entrepris ce travail. Quant au système philosophique secret, les modernistes étaient si loin d'en avoir un et le manque de cohésion entre eux est si frappant qu'on est tenté de se demander si ce n'est pas là une des grandes causes de leur échec. Même en admettant que Gallarati-Scotti ait exagéré les divergences qui se firent jour au Congrès de Molveno, en août 1907, entre les modernistes réunis pour délibérer de la ligne de conduite à suivre dans les circonstances difficiles qu'ils traversaient, il est évident que les modernistes n'ont pas su faire front devant l'autorité catholique. Cela ne serait pas arrivé s'ils avaient eu un programme bien défini de pensée et d'action.

Une double préoccupation : replacer la question du modernisme intellectuel sur son vrai terrain, le terrain historique et critique, et lancer un manifeste qui pût rallier les modernistes inspira Buonaiuti. Sans avoir reçu de mandat d'aucun groupe, il écrivit son *Programme des modernistes*. Comme le livre prétendait émaner d'une certaine « Société scientifique et religieuse

internationale » et qu'il était signé de six astérisques, le public crut qu'il était l'œuvre de six modernistes. En réalité, Buonaiuti en était l'unique auteur, quelques pages seulement relatives à la critique du Nouveau Testament lui avaient été fournies par un collaborateur, probablement par l'abbé Niccolo Turchi.

L'ouvrage eut un succès rapide, en quinze jours la première édition était épuisée. Paul Sabatier le traduisit en français, Tyrrell en anglais. Une traduction allemande parut également. Clair, attachant, écrit dans un langage où la sobriété et la chaleur s'unissaient, le *Programme des modernistes* dénote un bel optimisme et un amour profond de l'Eglise catholique. Sans faire de réquisitoire contre les autorités, en invoquant l'exemple de très grands saints, l'auteur revendique le droit de répondre au pape qui les a mal compris. Buonaiuti montre de manière éclatante l'incompatibilité des résultats de la critique historique avec la théologie traditionnelle. Il retrace dans ses grandes lignes la genèse du dogme catholique romain. Nous voyons dans le passé une évolution merveilleuse se poursuivre au sein de l'Eglise, elle a su s'adapter aux besoins intellectuels religieux et sociaux de chaque époque. Il faut que cette adaptation se poursuive de nos jours. Les notions fondamentales de la pensée chrétienne ont changé d'aspect pour nous mais n'ont pas perdu leur valeur. La crise actuelle de la pensée religieuse n'est qu'un effort de la foi pour se mettre en harmonie avec l'époque où nous vivons. Les crises de grande envergure ont toujours été favorables à l'Eglise, elle en est ressortie plus forte et plus consciente d'elle-même. On peut donc attendre d'heureuses conséquences du mouvement moderniste.

Le pape excommunia immédiatement les auteurs du *Programme* ; les autorités ecclésiastiques s'efforcèrent de découvrir les coupables mais sans y réussir. Cependant la répression du modernisme se poursuivait, de plus en plus sévère.

Au début de l'année 1908, une petite revue à couverture rouge et qui portait le titre tyrrellien de *Nova et Vetera* parut à Rome. Tyrrell entretenait d'ailleurs une correspondance amicale avec les directeurs de la revue. Guglielmo Quadrotta, un jeune journaliste romain était le directeur officiel de la revue, mais le directeur véritable n'était autre que Buonaiuti. Sous le pseudonyme de Paolo Vinci, il exposait des théories toutes semblables à celles que Baldini exposait dans le *Rinnovamento*. L'attitude religieuse

véritable est optimiste, les dogmes n'ont qu'une valeur de symboles, les critères de la religion doivent s'inspirer du pragmatisme. Les collaborateurs les plus actifs de la revue étaient le prêtre Mario Rossi, aujourd'hui pasteur protestant, et Giovanni Pioli qui, maintenant, sorti du catholicisme, s'occupe avec passion d'action religieuse parmi les étudiants.

Buonaiuti devait exposer avec plus d'ampleur ses idées dans un livre, signé de trois astérisques et qui fit beaucoup de bruit, les *Lettres d'un prêtre moderniste*. Ce livre forme avec le *Programme des modernistes* un contraste si frappant qu'on en éprouve un véritable malaise et qu'on se demande comment, à quelques mois de distance, l'auteur a pu écrire deux ouvrages si opposés. Tandis que dans le *Programme*, Buonaiuti restait dans le domaine des idées, il entend, dans les lettres, faire constater des faits et trace un tableau du catholicisme italien. Le tableau qu'il présente est d'un réalisme peu réjouissant : le pape est prisonnier de son entourage, un esprit bureaucratique et mesquin règne au Vatican. Le clergé régulier tend à supplanter le clergé séculier, Buonaiuti parle des ordres monastiques sans aucune aménité et exécute les Jésuites en quelques lignes violentes. Quant aux réformes tentées par Léon XIII, la restauration du thomisme est une erreur et l'action sociale catholique, viciée dès le début par son opportunisme, n'a pas sur le peuple l'emprise nécessaire. Pie X est incapable de satisfaire à sa lourde tâche, il manque de culture, de vues larges et de compréhension du moment présent.

En face de ce catholicisme affariste ou figé, Buonaiuti montre ce qu'il appelle le néo-catholicisme. Ses portraits des chefs du modernisme sont vivants et ne pèchent pas par excès d'indulgence. Pour Buonaiuti, le véritable néo-catholicisme est celui que professent les collaborateurs de *Nova et Vetera*. Il ne faudrait pas supposer que Romolo Murri, les directeurs du *Rinnovamento*, ou Fogazzaro aient représenté les mêmes tendances que les plus avancés du groupe romain.

Le caractère fondamental du néo-catholicisme est l'optimisme, dit Buonaiuti. Il faut rompre avec l'ascétisme et le pessimisme du moyen âge et revenir à la joie enfantine et sereine de l'Eglise et de l'Evangile primitifs. Jésus a été un optimiste ; c'est Paul qui a été « le premier corrupteur de l'Evangile », en mêlant à la Bonne Nouvelle ses « sombres théories » sur les deux

éléments en lutte dans l'homme, sur la perversité naturelle de la matière. Selon Buonaiuti, « quiconque espère religieusement en l'intervention bienfaisante d'une cause supérieure pour alléger les maux de la vie », est chrétien. On peut se rattacher à n'importe quelle religion avec un credo semblable, mais les néo-catholiques restent attachés au christianisme parce que cette religion seule a aboli l'esclavage et qu'elle a pénétré toute notre civilisation occidentale. Les dogmes chrétiens, celui de l'immortalité personnelle de l'âme, celui de l'existence d'un Dieu personnel, celui de la divinité du Christ ne sont que l'expression d'attitudes pragmatistes de notre âme. L'espérance messianique est devenue pour nous l'espoir en un progrès moral et social de l'humanité.

Le livre prêtait à la critique. La pensée de l'auteur était extraordinairement simpliste sur bien des points, et nébuleuse sur d'autres. Buonaiuti voit la seule renaissance possible de la foi dans un grand courant d'espérance eschatologique qui entraînera les âmes vers le néo-catholicisme. Mais cette espérance est en somme une espèce de mirage, pour attirer le peuple elle doit être matérielle et économique. Au fond c'est une espèce de messianisme sans Messie, il s'agit beaucoup moins d'attendre le règne de Dieu que d'espérer une sorte de paradis à la fois matériel et moral et localisé dans notre monde. Comme Tyrrell l'a bien vu, « l'auteur se met dans l'embarras sans nécessité en parlant de l'Eglise et du problème religieux, il serait préférable pour lui d'assumer une attitude franchement positiviste ».

On pourrait relever bien des incohérences ou des déclarations étranges. Buonaiuti va jusqu'à déclarer le socratisme, le stoïcisme, le néo-platonisme inférieurs aux autres tendances de la philosophie païenne parce que pessimiste. Jugement singulièrement sommaire.

Il ne faut pas oublier que les *Lettres* sont une œuvre de jeunesse trop hâtivement écrite. Buonaiuti devait lui-même reviser ses affirmations et prendre sur bien des points des positions toutes différentes. Pendant les longues années où l'Eglise le frappa d'ostracisme, où son œuvre fut systématiquement condamnée, l'expérience religieuse si élémentaire de Buonaiuti devait s'enrichir et s'approfondir.

Nova et Vetera ne vécut guère au delà d'une année et finit comme finissaient l'une après l'autre les revues modernistes d'Italie ou

de l'étranger. En juillet 1909, Tyrrell mourut. La résistance à l'absolutisme papal perdit son âme. La répression du modernisme se poursuivait, acharnée.

A la suite d'une dénonciation, Buonaiuti fut destitué de son emploi d'archiviste. On lui conserva quelque temps son traitement, qui fut ensuite réduit à une allocation de cent cinquante lires par mois. Cependant on lui laissa ses pouvoirs ecclésiastiques. La *Rivista storico-critica* fut supprimée et, durant tout le pontificat de Pie X, Buonaiuti assista à la condamnation successive de ses œuvres. Ses *Essais de philologie du Nouveau Testament*, une collection de manuels de sciences religieuses, un livre écrit en collaboration avec l'abbé Niccolo Turchi et intitulé *L'Ile d'Emeraude* furent mis à l'index.

Pourquoi à cette époque Buonaiuti demeura-t-il dans l'Eglise catholique alors que ses amis de *Nova et Vetera* s'en étaient détachés ? Il s'y sentait environné de méfiance, il n'avait aucun espoir de faire carrière dans l'Eglise romaine, aucun avantage matériel à attendre de sa fidélité. Il semblait d'ailleurs, d'après les jugements amers qu'il avait portés sur le catholicisme et d'après la foi très vague qu'il professait, que les liens spirituels s'étaient rompus entre l'Eglise et lui.

Pourtant la brebis rebelle ne sortit pas du bercail. Pourquoi ? Il serait difficile de le dire et Buonaiuti lui-même ignore le motif essentiel qui l'a retenu. Certaines affections familiales, la persistance dans son âme de besoins mystiques, son admiration d'historien pour la grande œuvre accomplie dans le passé par l'Eglise de Rome, sa piété plus collectiviste qu'individualiste, toutes ces choses réunies le déterminèrent à rester catholique. D'ailleurs le protestantisme ne l'attirait point et il estimait que le catholicisme malgré les déformations qu'il a subies est mieux adapté à l'âme italienne. Au fond de lui-même, il aimait l'Eglise plus encore qu'il ne s'en doutait.

Toutefois sa situation semblait sans issue lorsqu'en 1915 il fut nommé professeur d'histoire du christianisme à l'Université de Rome. C'était le salut pour lui. Il considéra sa charge comme un apostolat. Bien plus qu'un penseur, Buonaiuti est un historien de race. Il possède le don mystérieux de la vie, il évoque en quelques phrases une époque ou une personnalité de manière inoubliable. Un opuscule même volontairement incomplet comme son

Saint Augustin suffit à suggérer des rapprochements imprévus, entre la pensée d'Augustin et les circonstances de son siècle et de sa vie. Si Buonaiuti a exploré dans ses cours à peu près toutes les époques de l'histoire chrétienne, il revient toujours avec prédilection au christianisme primitif. Il a étudié passionnément saint Paul (nous voici bien loin des jugements simplistes des *Lettres*), saint Augustin, les gnostiques.

Buonaiuti n'a point écrit d'ouvrage synthétique mais des études de détail, des monographies. Cependant sa grande érudition devait lui inspirer le désir de tenter une synthèse. En avril 1922, il donna à Rome deux conférences sur « L'essence du christianisme primitif ». Sujet passionnant s'il en est. On sait quel rôle cette question a joué dans la crise moderniste, comment le petit livre de Loisy : *L'Evangile et l'Eglise* fut une réponse au livre de Harnack : *L'essence du christianisme*.

Les conférences de Buonaiuti ne me sont connues que par le compte rendu qu'en fait Francesco Ferrari, un disciple de Buonaiuti, dans la préface des *Essais sur le christianisme primitif*. D'après ce résumé, le christianisme est la synthèse de trois éléments : une morale qui renverse l'échelle habituelle des valeurs, une espérance eschatologique et la communication d'une vie nouvelle. Les trois éléments s'épanouissaient dans les premiers âges de l'Eglise en manifestations de joie merveilleuse. Mais l'élan du christianisme s'est ralenti lorsque l'Empire est devenu officiellement chrétien. La gloire du christianisme avait été de renoncer à toutes les valeurs terrestres et de proclamer leur néant. L'empire chrétien ne sut pas se maintenir à cette hauteur morale, et le tragique de notre civilisation moderne vient de ce que nous persévérons dans l'erreur séculaire et que nous croyons à la valeur de choses passagères et fragiles. Le royaume de Dieu n'est pas un idéal terrestre et humain. Il nous dépasse et Dieu seul l'établira. « Vous entendrez dire que la réalisation du bien est un idéal terrestre et un idéal humain, qu'il est à notre portée, que de nos usines et de notre technique sortira vraiment ce qui dans le passé était apparu comme le royaume de Dieu réalisé sur la terre par l'intervention soudaine et surnaturelle de Dieu. Tout ceci est en antithèse avec le message chrétien. Toute conciliation de ces deux points de vue est une conciliation de l'absurde. » Nous voilà ici encore bien loin des *Lettres d'un prêtre moderniste*.

Buonaiuti voit dans l'histoire chrétienne le jeu incessant de deux forces opposées : l'Eglise qui défend les valeurs surnaturelles et la politique qui cherche à s'emparer des biens terrestres. Cette conception ne nous semble pas admissible sans réserves. Si par Eglise, on entend l'Eglise catholique, l'Eglise historique, il faut avouer qu'elle a recherché les biens de ce monde avec autant d'ardeur parfois que les biens spirituels. Ou bien il s'agit de l'Eglise mystique, de l'Eglise véritable. Je ne suis pas bien au clair sur ce point de la pensée de Buonaiuti.

On peut remarquer la place que l'élément eschatologique a gardé dans la pensée de Buonaiuti. Il ne peut se représenter la foi chrétienne en marche sans cet aiguillon. Pour lui en quelque sorte, l'espérance crée la foi.

Sous le pontificat de Benoît XV comme sous celui du pape actuel, peu des ouvrages de Buonaiuti furent épargnés par l'Index.

Les *Frammenti gnostici* trouvèrent grâce devant cette congrégation parce qu'aucune question brûlante n'était traitée dans ce livre. Comme le disait l'*Osservatore Romano* du 26 avril 1912, ce qui a été condamné dans les écrits de Buonaiuti, c'est sa conception évolutionniste de l'histoire religieuse. L'Eglise catholique n'admet pas que des éléments contingents aient joué un rôle dans la formation du dogme, que saint Paul ait subi des influences hellénistiques, ou qu'on retrouve dans la doctrine du péché, telle que saint Augustin la présente, des traces de pessimisme manichéen. L'Eglise, pour le catholique intransigeant, est sortie tout entière et telle qu'elle est des mains du Christ. En somme, malgré les théories du développement que certains catholiques modernes ont pu esquisser, l'Eglise catholique garde une sympathie tenace pour la conception de Bossuet. Elle n'a pas varié ou si elle a évolué, son évolution n'a rien à faire avec une évolution historique ordinaire, c'est un processus inexplicable par des causes humaines. Telle est la conception qui se fait jour dans la condamnation de l'œuvre de Buonaiuti.

Mais Buonaiuti ne s'est pas contenté d'être historien, il a voulu se faire un apologiste du catholicisme. Tâche ingrate et périlleuse, car l'Eglise romaine préfère être cruellement battue par ses ennemis plutôt que d'être défendue par des arguments qu'elle n'admet pas. Les apologistes qui ont préféré suivre les impulsions de leur cœur plutôt que les voies traditionnelles de l'apologétique l'ont

payé cher. Buonaiuti, quoiqu'il se soit mis sincèrement au thomisme, n'est pas un thomiste sans reproche. S'il a déclaré que la philosophie doit être la servante de la théologie, c'est, je crois, avec une arrière-pensée à l'égard du néo-hégélianisme qui florit à l'heure actuelle en Italie et que Buonaiuti a en horreur. Il apprécie dans la scolastique la distinction de l'objet et du sujet que le néo-hégélianisme confond. Cependant il admet que certains arguments scolastiques sont aujourd'hui caducs.

En somme la méthode apologétique de Buonaiuti est la méthode de Pascal, de Tertullien, la méthode psychologique qui nous semble seule efficace. Montrer que l'enseignement religieux de Jésus est le plus admirable que les hommes aient entendu, et démontrer que cet enseignement se retrouve en substance dans le catholicisme, voilà ce que Buonaiuti s'est proposé de faire dans deux petites apologies (*Verso la luce* et *Apologia del cattolicesimo*) parues presque en même temps et qui ont plusieurs pages en commun. Mais l'Eglise juge cette apologétique insuffisante, il ne lui suffit pas qu'on reconnaisse son excellence, elle veut être considérée comme l'unique dépositaire de la vérité divine.

Si Buonaiuti admet que la vérité chrétienne puisse revêtir d'autres formes que celles du catholicisme, il n'est pas suspect de sympathies exagérées pour le protestantisme. Il rend même la Réforme responsable du désarroi dans lequel se trouve le monde moderne ; elle a brisé l'unité spirituelle du moyen âge et a introduit dans le monde un individualisme dont les conséquences funestes sont incalculables. Buonaiuti semble ne pas comprendre que l'unité spirituelle du moyen âge ne se serait pas brisée comme elle l'a fait si elle ne s'était désagrégée sourdement avant la Réforme. Et cette unité n'était-elle pas plus apparente que réelle ? Buonaiuti méconnaît, à mon avis, les causes lointaines et profondes de la Réforme.

Il a pour exalter l'Eglise catholique des termes émouvants. Elle est pour lui la « maison de la paix et du repos », l'Israël mystique que Balaam, le voyant ennemi, monté sur la montagne ne peut que bénir. Sans doute dans cette comparaison, Buonaiuti a fait un retour sur lui-même. Les malédictions de sa jeunesse, il les a changées en hymnes fervents. Mais l'histoire sacrée nous apprend que Balaam ne trouva pas grâce aux yeux des guerriers israélites. Buonaiuti n'a pu désarmer le ressentiment de l'Eglise. Après plusieurs condamnations et une excommunication de quel-

ques mois (de janvier 1921 à juin de la même année), Buonaiuti a été excommunié de rechef en avril 1924. Sous le pontificat de Benoît XV, la protection du cardinal Gasparri l'avait couvert. Sous Pie XI qui marche dans les traditions de Pie X à bien des égards, les autorités se sont montrées moins clémentes. Les conditions qu'on posait à Buonaiuti pour obtenir sa réadmission dans l'Eglise équivalaient à un suicide intellectuel.

Pour Buonaiuti l'excommunication est douloureuse. C'est en outre une épreuve dangereuse pour la foi. Plus d'un catholique séparé de l'Eglise a senti la vie religieuse tarir en lui. Buonaiuti se rendait compte de ce danger qui l'a préoccupé. Il faut lui savoir gré d'avoir affronté la solitude morale de l'excommunié.

* * *

Lorsqu'on considère l'évolution intellectuelle et religieuse de Buonaiuti, on voit, à côté de changements déconcertants, certains traits persister de manière remarquable. Nous avons parlé déjà de la persistance de l'élément eschatologique ; la conception évolutionniste de l'histoire aussi s'est maintenue. Enfin malgré les difficultés de sa vie, malgré qu'il ait reconnu dans l'âme humaine le péché dont il niait l'existence avec candeur dans sa jeunesse, Buonaiuti reste un optimiste impénitent. Francesco Ferrari a parlé de lui comme d'un « disciple de l'espérance ». Le mot est beau et juste.

L'orthodoxie peut reprocher à la foi de Buonaiuti certaines lacunes. Sa christologie en particulier semble assez sommaire. Je dis « semble » mais je ne connais pas le petit livre que le professeur italien vient de publier sur le Christ. Pourtant, telle qu'elle est avec ses lacunes et ses contradictions, l'œuvre de Buonaiuti est émouvante, parce que pénétrée d'un sentiment religieux profond, ardent et passionné. Telle prière de l'apologie *Verso la Luce* semble, avec moins d'art et quelque incohérence dans les images, un écho des prières de saint Augustin. C'est en somme la paraphrase du mot inoubliable : « *Inquietum est cor nostrum donec requiescat in Te* ». « Aucun repentir ne fait en vain appel à ta bienveillance, aucune faiblesse n'implore en vain ton secours charismatique. Me voici : reçois-moi dans tes bras. Par Toi seul, ô Père, je puis être fort et sourire. Ce n'est qu'en me désaltérant à la source de ta grâce inépuisable que je retrouverai en moi les germes de la paix, la paix à laquelle aspire l'inquiétude incessante de mon cœur troublé, la paix à laquelle aspire tout

l'ensemble de mes rapports avec mes frères, la paix que recherche ma volonté de réconciliation avec l'Univers qui passe et avec Toi qui demeures dans la lumière et la béatitude éternelles. »

L. VON AUW.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Ernesto BUONAIUTI, *Verso la luce* (Franco Campitelli, Foligno, 1923) ; *Apologia del cattolicesimo* (Formiggini, Roma, 1923) ; *Saggi sul cristianesimo primitivo* (Il Soclo, Città di Castello, 1923) ; et les ouvrages anonymes : *Lettere di un prete modernista* (Libreria Editrice Romana, 1908) ; *Il programma dei modernisti* (Bocca, Torino, 1911). Albert HOUTIN, *Histoire du modernisme catholique* (Nourry, Paris, 1913). Adriano TILGHER, *Ernesto Buonaiuti*.

Voir, en outre, l'*Osservatore Romano* des 24 et 26 avril 1924 ; puis dans le journal *Conscientia* (1924, N° 17) l'article de Vincenzo CENTO sur Buonaiuti ; enfin les détails que Heinrich HERMELINK donne sur l'excommunication de Buonaiuti dans la *Christliche Welt* du 18 février 1926 (N° 4, p. 199). D'après une note du même auteur (si pertinemment informé des choses catholiques), note qui a paru dans le même périodique le 3 février 1927 (N° 3, p. 138), Ernesto Buonaiuti qui, à la suite de son excommunication, avait obtenu un congé et avait été chargé d'une mission scientifique, aurait été invité tout récemment par le ministre italien de l'instruction publique à reprendre, à l'Université de Rome, les cours qu'il avait dû suspendre.

* * *

Au moment de mettre en pages, nous avons trouvé dans un article, signé t., de la *Neue Zürcher Zeitung* (3 février 1927) } d'utiles détails complémentaires.

Buonaiuti vient de publier, chez Zanichelli à Bologne, un ouvrage sur Luther, intitulé *Lutero e la Riforma in Germania*, qui reproduit une série de conférences prononcées il y a cinq ans à l'Université de Rome, et porte sur le Réformateur saxon et sur les causes de sa « rébellion » des jugements très sévères.

D'un post-scriptum daté de Rome, septembre 1926, il appert 1° que l'auteur a dû retarder la publication de son livre « pour des raisons indépendantes de sa volonté » ; 2° que sans en connaître le contenu, les autorités ecclésiastiques ont tenté d'obtenir de Buonaiuti qu'il arrêât l'impression de l'ouvrage, on lui offrait même des dédommagements pour les feuilles qu'il avait déjà imprimées ; 3° que l'historien moderniste ne s'est pas rapproché des communautés évangéliques, bien au contraire, car il estime que le protestantisme « est mort ».

Ces détails précisent et confirment quelques-unes des remarques qui ont été formulées plus haut.